

La Vampire

Je suis une vampire, cela, c'est la vérité. Mais ce qui n'est pas l'exacte vérité, c'est la signification moderne du mot vampire, toutes ces histoires qu'on a racontées sur les créatures comme moi. Je ne suis pas réduite en cendres par la lumière du soleil, et la vue d'un crucifix ne me fait nullement reculer; d'ailleurs, ces temps-ci, je porte une petite croix en or à mon cou, simplement parce que ça me plaît. Je suis incapable d'ordonner à une bande de loups d'attaquer, de me déplacer dans les airs ou de changer quiconque en vampire rien qu'en lui faisant boire mon sang. Il est vrai, cependant, que les loups se plaisent en ma compagnie, ainsi que la plupart des prédateurs, et que je peux sauter si haut qu'on pourrait croire que je sais voler. Quant au sang, ah, le sang, le sujet entier me fascine. En plus, j'aime ça, quand ça coule tout chaud et que je suis assoiffée. Et je le suis souvent.

Mon nom, à présent. Je m'appelle Alisa Perne. Deux petits mots qui vont m'accompagner deux ou trois décennies; je n'y suis pas plus attachée qu'au bruit du vent. Mes cheveux sont blonds et soyeux, mes yeux, pareils à des saphirs imprégnés de l'éclat séculaire d'une fissure volcanique. Je suis mince et de petite taille au regard des normes actuelles: un mètre cinquante-sept en sandales. Toutefois, j'ai les bras et les jambes musclés, quoique cela ne manque pas de charme. Tant que je ne parle pas, je parais avoir seulement dix-huit ans. Il y a cependant quelque chose dans ma voix - la froideur avec laquelle je m'exprime, une certaine intonation trahissant mon expérience infinie des choses et des êtres de ce monde - qui fait dire aux gens que je suis beaucoup plus âgée. Mais je pense rarement moi-même à l'époque où je suis née, bien longtemps avant qu'on ait érigé les pyramides sous la pâle clarté de la lune. Oui, j'ai traversé ce désert et son histoire, même si, à l'origine, je ne suis pas de cette partie du monde.

Ai-je besoin de sang pour survivre? Suis-je immortelle? Après tout ce temps, je ne sais toujours pas. Je bois le sang parce que j'en ai une envie irrépressible. Mais je peux aussi manger de la nourriture normale, et la digérer. J'ai besoin de nourriture autant qu'un autre homme ou une autre femme. Je suis un être vivant, qui respire. Mon cœur bat - je l'entends en ce moment, tel le tonnerre dans mes oreilles. J'ai l'ouïe très sensible, tout comme la vue. Je peux entendre une feuille morte se détacher d'une branche à un kilomètre de distance, et je distingue nettement, sans télescope, les cratères de la lune. Avec l'âge, ces deux sens se sont encore affinés.

Mon système immunitaire est inattaquable; mon système régénérateur tient du miracle, si vous croyez aux miracles - ce qui n'est pas mon cas. Je peux recevoir un coup de couteau dans le bras et guérir en quelques instants sans qu'il y ait de cicatrice. Mais si j'étais frappée au cœur, disons avec ce fameux pieu de bois qu'on nous montre dans les films, alors, je mourrais peut-être. Même la chair d'un vampire a du mal à guérir autour d'une lame plantée. Quoiqu'il en soit, je n'ai pas eu l'occasion d'en faire l'expérience.

Mais qui oserait me frapper? Qui voudrait prendre le risque? J'ai la force de cinq hommes, les réflexes du chat. Il n'est pas un art du combat dans lequel je ne sois passée maître. Une douzaine de ceintures noires pourraient m'acculer dans une sombre ruelle que je me ferais un plaisir de me tailler un costume de vampire avec les ceintures de leurs kimonos. C'est vrai, j'adore me battre, presque autant que j'adore tuer. Pourtant, je tue de moins en moins à mesure que les années passent, parce que le besoin n'y est pas, et que les ramifications du meurtre dans la société moderne sont si complexes que ça me fait perdre mon temps précieux quoique infini. Il est des passions auxquelles on doit renoncer, d'autres qu'on doit oublier. Oui, aussi étrange que cela puisse paraître, sachez, au cas où vous me prendriez pour un monstre, que je suis capable d'aimer passionnément. Je ne me considère pas comme un être malfaisant.

Pourquoi est-ce que je raconte tout ça? A qui est-ce que je parle? Je jette ces mots, ces pensées, simplement parce que c'est le moment. Le moment de quoi, je l'ignore, et cela n'a pas d'importance parce que c'est ce que j'ai envie de faire, et pour moi, c'est toujours une raison suffisante. Mes désirs... comme ils sont peu nombreux, et pourtant, combien ils me brûlent au plus profond de moi! Je n'ai pas envie de vous dire, pour le moment, à qui je m'adresse.

CHRISTOPHER PIKE, *La Vampire - La Promesse*, Fleuve Noir

La Vampire: compréhension la lecture

Après avoir attentivement lu le texte "La Vampire", réponds aux questions suivantes par des phrases complètes.

1. A quelle personne ce texte est-il rédigé?

.....
.....

2. Qui est le narrateur?

.....
.....

3. A qui s'adresse-t-il? Souligne dans le texte le ou les mots qui le prouve(nt).

.....
.....

4. Qu'est-ce que le narrateur a de particulier?

.....
.....

5. Peux-tu donner son âge?

.....
.....

6. Donne les détails physiques qui permettent d'imaginer le narrateur.

.....
.....
.....
.....
.....

7. Quelles sont les "anomalies" du narrateur?

.....
.....

8. Le narrateur est-il pacifiste (contre la violence)?

.....
.....

9. Quels sont les stéréotypes que le narrateur veut détruire?

.....
.....
.....

10. Dans quelle partie du monde le narrateur a-t-il sûrement vécu?

.....
.....

Smith

Il s'appelait Smith et il avait douze ans. Ce qui était déjà un miracle, car on aurait dit que la petite vérole, la tuberculose, la fièvre cérébrale, le typhus et même la corde du bourreau s'étaient gardés de l'approcher de peur d'attraper quelque chose. Ou alors, ils n'étaient pas assez rapides.

Smith était d'une remarquable agilité, et il avait une façon de détalier dans les ruelles ou de disparaître dans les impasses qu'il fallait voir pour y croire. Ce n'était pas qu'on le voyait souvent, car Smith était plutôt une espèce de lutin barbouillé de suie qui hantait le Londres de la violence et des maisons délabrées. Il évoluait dans les dédales miteux comme l'air impalpable lui-même. Un rat ressemblait à un escargot à côté de Smith. Tout ce que ses mille victimes savaient de lui, c'est qu'il était passé en coup de vent et leur avait vidé les poches avec dextérité.

Les seuls qui aient jamais pu voir la totalité du trajet suivi par Smith étaient les oiseaux dévotement perchés sur le dôme de la cathédrale. Tout en le suivant de leurs yeux en trous de vrille, ils criaillaient frénétiquement : "Piick... pocket ! Piick... pocket ! arrêtez-le ! a-a-arrêtez-le !" comme s'ils étaient préposés à la protection de la ville contre ce Smith-là.

L'endroit qu'il préférait était Ludgate Hill, où les carrosses, les chaises de poste et les cabriolets de toutes les contrées se retrouvaient pris, du matin au soir, dans une cohue épouvantable. Et là, tandis que le tumulte de cris, de jurons et de piaffements exaspérés se poursuivait interminablement, inexorablement, il s'appuyait contre l'encoignure de l'une ou l'autre des vieilles portes et attendait, un sourire narquois aux lèvres : tôt ou tard, une occasion propice se présenterait.

Par une froide matinée de décembre, vers les dix heures et demie, un homme âgé descendit furieux de sa voiture où il était confiné depuis une heure, menaça de son poing son cocher désarmé et la foule bruyante mais immobile, puis s'éloigna d'un pas pesant.

"Piick ... pocket ! Piick... pocket !" criaient farouchement les oiseaux de la cathédrale.

Un gentilhomme campagnard, à en juger par son teint, son manteau démodé et sa façon de marcher à grandes enjambées en traînant les pieds, ce qui faisait saillir ses poches de manière fort provocante.

Smith fronça le nez et fila comme une ombre...

Le vieux monsieur marchait à une allure irrégulière, parfois vive pour son âge. Puis, il ralentissait, hésitait, regardait autour de lui comme si Londres avait beaucoup changé depuis sa dernière visite et qu'il n'était pas très sûr de son chemin. Il prit une autre direction, et encore une autre. Il s'arrêta, gratta le bord de sa perruque frisée, puis se mit à observer les citadins à la mine pâlotte et souffreteuse comme pour demander sa route. Enfin, avisant un autre coin de rue, il hocha la tête, pressa le pas... Et se retrouva à nouveau dans Ludgate Hill.

Un individu douteux surgit de derrière une porte, s'apprêtant à accoster le vieux monsieur. Mais il n'en fit rien. Il avait vu Smith. Un échange de regards, un haussement d'épaules... Et le vieux chenapan laissa la place au jeune.

Continuant sa marche, sans plus aucune hésitation, le vieux monsieur s'enfonçait de plus en plus dans ce secteur de Londres, plein de ruines et d'odeurs fétides, où Smith chassait plus vite et mieux.

Alors, un petit vent cinglant se leva. Les oiseaux de la cathédrale scrutèrent le ciel plombé (qui semblait trop lourdement chargé pour pouvoir les accueillir), poussèrent des cris rauques et s'envolèrent vers le sommet moins élevé du palais de justice. Là, ils semèrent le trouble chez leurs frères laïcs, jusqu'au moment où l'Eglise et la Loi s'absorbèrent toutes deux dans l'observation des allées et venues de Smith.

"Piick ... pocket ! Piick... pocket ! a-a-arrêtez-le !"

À présent, le vieux monsieur était en plein dans le terrain de chasse de Smith. Il arrêta souvent pour sonder du regard les rues et les ruelles endormies. Puis, il faisait un vague signe de tête et touchait la poche de son manteau, comme si au fond de lui un étrange instinct l'avait averti que deux yeux brillants transperçaient l'étoffe à la façon d'une paire de ciseaux. Il finit par voir quelque chose qu'il reconnut immédiatement, quelque détail particulier dont il avait gardé le souvenir... Godliman Street. Oui, c'était bien dans Godliman Street.

Le vent tomba aussi soudainement qu'il s'était levé, et les oiseaux de la cathédrale revinrent se percher sur leur dôme.

"Piick... pocket ! Piick... pocket !"

Le vieux monsieur entra dans Godliman Street et se mit à marcher d'un pas plus traînant que jamais, en examinant les vieilles maisons décrépies qui avaient Dieu sait combien de mystérieux habitants. Et, tandis qu'il marchait, il semblait avoir deux ombres: la sienne et une autre, une ombre mince et précautionneuse que l'on sentait plutôt qu'on ne la voyait.

C'était le fin fond du domaine de chasse de Smith, où même les oiseaux de la cathédrale ne pouvaient rien voir. Là, les maisons se raidissaient en se serrant les unes contre les autres comme pour repousser le ciel, et favorisaient ainsi la prolifération des visages lunaires blafards, plats et maladifs, des clercs et notaires que l'on apercevait à travers les fenêtres poussiéreuses, silencieux et appliqués dans leurs antres obscurs.

Il y avait une étroite ouverture entre deux de ces bâtisses. Un passage tranquille, couvert par un toit à hauteur du premier étage: Curtis Alley, qui menait à Curtis Court.

Au bout de ce passage sombre, Curtis Court, avec sa paisible lumière grise, ressemblait à une clairière à l'abandon dans la forêt de Londres. Toutes les maisons attenantes, sauf une, présentaient des façades aveugles, à cause de l'impôt sur les fenêtres.

Quand les pas du vieux monsieur résonnèrent dans le passage, un corbeau solitaire et poussiéreux s'envola de la petite place en poussant un cri aigre.

Soudain, le vieux monsieur tressaillit, comme si quelque chose, ou quelqu'un, était passé à côté de lui à toute vitesse, en provoquant un déplacement d'air.

"J'ai des frissons", marmonna-t-il.

Il secoua la tête et entra dans Curtis Court.

"Scusez-moi, m'sieur! 'Scusez..."

Smith surgit de l'encadrement d'une porte, sur la gauche de la place. C'était la première fois que le monsieur posait les yeux sur lui, alors que depuis Ludgate Hill, ils étaient restés tout le temps à moins de deux mètres de distance.

Le vieux monsieur s'arrêta, déconcerté, à cinq ou six pas de l'extrémité du passage. De quel côté allait ce sacré gamin? Par ici? Par là? Agacé, il se détourna. Smith, dans un mouvement faussement maladroit, le frôla et... le tour était joué! En un instant! Smith avait vidé de son contenu la poche du vieux monsieur.

LEON GARFIELD, *Smith*, Librairie générale française, 1984, Coll. « Le Livre de Poche Jeunesse ».

Smith : questionnaire

* Tu as lu le début de Smith. Sans relire ce texte, dis oralement, ce que ta mémoire a retenu.

* Toujours sans relire le texte, essaie de répondre aux questions ci-dessous par des phrases complètes. Dis ensuite si, à ton avis, figurent dans la liste suivante des questions auxquelles il n'est pas important de pouvoir répondre parce qu'elles concernent des informations négligeables.

1. Ce texte raconte-t-il quelque chose ou décrit-il quelqu'un ou quelque chose?

.....
.....

2. Comment s'appelle le personnage principal ?

.....
.....

3. Quel âge a-t-il ?

.....
.....

4. Quelle est son activité ?

.....
.....

5. Où vit-il ? Réponds aussi précisément que possible.

.....
.....

6. A quelle époque vit-il ?

.....
.....

7. En quelle saison se passent les événements racontés ?

.....
.....

8. Quelles sont les caractéristiques du personnage principal ?

.....
.....

9. Quelles sont les caractéristiques du décor de l'action ?

.....
.....

10. Quelles sont les caractéristiques de l'autre personnage ?

.....
.....

11. Que font les deux personnages ?

.....
.....

Smith, Q.C.M.

1. « La petite vérole, la tuberculose, la fièvre cérébrale, le typhus. » Pour comprendre la phrase où ces mots apparaissent, il faut, selon toi :

- a) savoir qu'il s'agit de maladies
- b) savoir en quoi consistent ces maladies
- d) savoir qu'il s'agit de maladies qui menaçaient la vie de Smith.

2. « Il évoluait dans les dédales miteux comme l'air impalpable lui-même ». Selon toi, où Smith évolue-t-il ?

- a) sur les grandes avenues de Londres
- b) dans un labyrinthe de petites rues misérables
- c) sur les marchés et les foires
- d) sur les quais de la Tamise

3. « Il leur avait vidé les poches avec dextérité. » A ton avis, la dextérité, c'est :

- a) l'habileté à se servir de ses mains
- b) l'extrême rapidité
- c) la malhonnêteté
- d) un appareil dont se servent les pickpockets

4. « Les carrosses, les chaises de poste et les cabriolets ». D'après toi, il s'agit :

- a) d'espèces de sièges
- b) d'espèces de gens
- c) d'espèces de chevaux
- d) d'espèces de véhicules

5. « Il attendait, un sourire narquois aux lèvres. » Dans quelle série de synonymes rangerais-tu l'adjectif « narquois » ?

- a) gai, jovial, enjoué, joyeux
- b) malicieux, moqueur, railleur, goguenard
- c) hypocrite, trompeur, sournois, fourbe
- d) orgueilleux, satisfait, vainqueur, triomphant



6. « Où il était confiné depuis une heure. » Trouve un terme de remplacement pour « confiné ».

.....

7. « Ce secteur de Londres, plein de ruines et d'odeurs fétides. » Trouve un terme de remplacement pour « fétides ».

.....

8. « Là, ils semèrent le trouble chez leurs frères laïcs ». Selon toi, « leurs frères laïcs » désigne-t-il des oiseaux ou des gens ? Quel est le sens de « laïcs » convenant au contexte ?

- a) qui ne font pas partie du clergé
- b) qui ne fréquente pas la cathédrale
- c) qui n'appartiennent à aucune religion
- d) qui s'opposent au pouvoir religieux

9. « L'Église et la Loi s'absorbèrent toutes deux dans l'observation des allées et venues de Smith. » A ton avis, dans ce contexte, « L'Église et la loi » désignent :

- a) des bâtiments
- b) des gens
- c) des institutions
- d) des oiseaux



Térésa

Ce matin-là, il faisait gris et humide, comme d'habitude. L'autobus, avec des soupirs d'asthmatique, s'immobilisa au bord du trottoir et Térésa en descendit, à deux arrêts de l'école. Traînant les pieds, elle reprit sa route dans la même direction que le bus, par des rues parallèles peu fréquentées par les autres enfants.

Affalées sous le porche des maisons, de vieilles clochardes ronflaient. Des rats, dans les poubelles, levaient la tête au passage de Térésa, lui jetaient un regard méfiant, puis se remettaient à farfouiller. Un poste de télévision aveugle, écrasé au milieu du trottoir, semblait être tombé d'une grande hauteur en même temps qu'une avalanche d'autres détritrus.

"Un paysage citadin classique..." se dit Térésa, piétinant les éclats de verre du poste de T.V.

L'air était frisquet. Une feuille morte solitaire voletait, apportée d'un parc des lointains faubourgs par un caprice du vent. Térésa serra sa veste autour d'elle et regarda la feuille de platane se poser sur le trottoir, puis disparaître dans une bouche d'égout.

Ce signe avant-coureur de l'hiver proche ramena ses pensées vers l'école. Déjà cinq semaines écoulées depuis la rentrée, plus que huit mois et demi à tirer jusqu'aux prochaines vacances. Moins le congé de Noël et de Nouvel An. Avec un peu de chance, la neige obligeait à fermer les écoles pendant quelques jours. Moins les vacances de Pâques. Moins le long week-end de... Perdue dans ses calculs, Térésa s'aperçut soudain qu'elle était arrivée à destination: l'école se dressait là de l'autre côté de la rue, grise et menaçante.

Térésa ralentit le pas, l'estomac serré et glougloutant. Pour tout déjeuner ce matin, elle avait rongé une biscotte et avalé une tasse de yoghourt. Avec si peu de choses dans le ventre et le début d'une nouvelle journée d'école en perspective, pas étonnant que son estomac ne se sente pas à l'aise.

Elle attendit, dans l'espoir que la cloche de l'école sonnerait avant qu'elle ait atteint la cour de récréation. Pour se donner un air occupé, elle vérifia si personne n'avait oublié sa monnaie dans la sébile de la cabine téléphonique au coin du trottoir, puis fit semblant de poster une missive dans la boîte aux lettres. Non pas que quiconque fit attention à elle: personne ne s'occupait de rien en dehors de la cour de l'école, et même là, personne n'aurait fait attention à Térésa.

En fait, elle dut descendre du trottoir pour éviter d'être bousculée par Dolorès Schwab et Angèla Santorelli qui semblaient ne pas même l'avoir aperçue. Térésa regarda Dolorès et Angèla traverser la rue et se faufiler dans la cour de l'école par un trou de la clôture en treillis métallique. À leurs vêtements, on les aurait prises pour des soeurs jumelles: même veste de nylon à col de fourrure, même pantalon en imitation de cuir noir, mêmes bottes à hauts talons. "Ça doit être chouette d'avoir des amies, pensa Térésa. Quoique je ne choisirais sûrement pas ces deux-là..."

Dans les profondeurs de l'école, la cloche du matin se déclencha, faisant vibrer les vitres. Un grognement général s'éleva de la cour et des groupes se formèrent devant les marches usées de l'entrée. Des mégots de cigarettes s'envolèrent comme des fusées par-dessus la clôture pour retomber dans la rue. Térésa se rapprocha et se laissa absorber par la cohue. Plus solitaire que jamais, elle attendit que la bousculade cesse et que la foule des élèves s'engouffre à l'intérieur.

RICHARD PECK, *Les Intrus de Parc Paradis*, Travelling, 1986

Térésa: compréhension à la lecture

Réponds par des phrases complètes:

1. Qui est le personnage principal du texte?

2. Pourrais-tu la décrire physiquement? Pourquoi?

3. Où se rend le personnage principal?

4. Peux-tu situer le moment de l'année où se déroule cette histoire?

5. Cette histoire se passe-t-elle plutôt en ville ou à la campagne? Recopie la phrase qui te le prouve.

6. Qu'est-ce que le personnage principal a mangé au petit déjeuner?

7. Par quels moyens se déplace-t-il?

8. En deux ou trois phrases, rédige une description morale de Térésa. Attention, ne contredis pas les informations données dans le texte. Rédige ton texte à l'imparfait. Commence par quelques renseignements généraux et poursuis avec la description morale.

